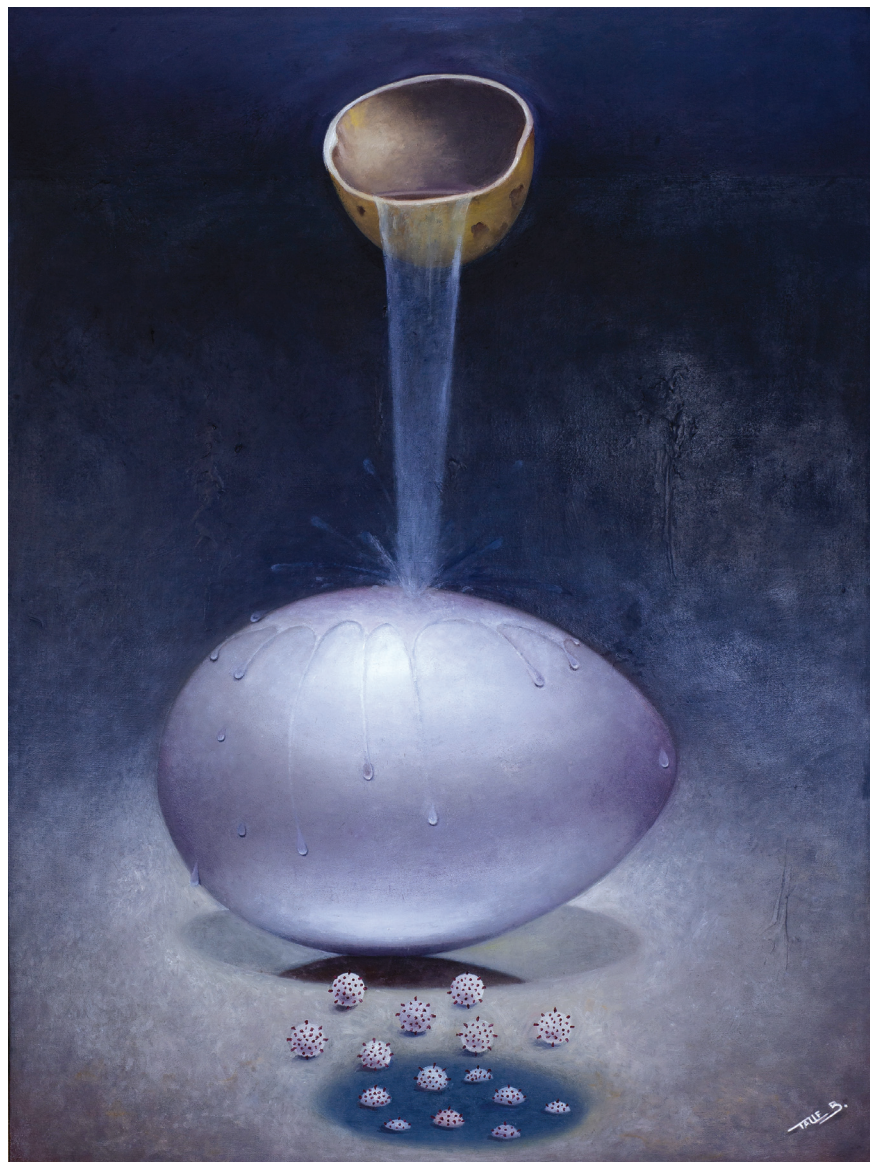


Ethiopiques

REVUE NÉGRO-AFRICAINNE DE LITTÉRATURE, DE PHILOSOPHIE,
DE SOCIOLOGIE, D'ANTHROPOLOGIE ET D'ART



N°108 - 1^{er} Semestre 2022



ÉTHIOPIQUES

Revue semestrielle
ISSN 0850 - 2005

Rue Alpha Hachamiyou TALL x René NDIAYE
Tél : +221 33 849 14 14 - Télécopie : +221 33 822 19 14
BP : 2035 Dakar
e-mail : senghorf@orange.sn
internet : <http://www.refer.sn/flss>
online : www.refer.sn/ethiopiennes

COMITÉ DE RÉDACTION

Directeur de Publication

A. Raphaël NDIAYE

Directeur de Rédaction

Amadou LY

Membres

Mamadou BA
Abdoulaye Élimane KANE
Ramatoulaye Diagne MBENGUE
Boubé NAMAÏWA
A. Falilou NDIAYE
Amadou Lamine SALL
Pierre SARR (Lettres)
Malick DIAGNE
Abdou SYLLA
Étienne TEIXEIRA
Ibrahima WANE
Babacar Mbaye DIOP
Alioune DIAW
Cheick SAKHO
Andrée Marie Diagne BONANE
Coudy KANE

Membres correspondants

Hélène TISSIÈRES (U.S.A.)
Eileen JULIEN (U.S.A.)
Sana CAMARA (U.S.A.)
Papa Samba DIOP (France)
Françoise UGOCHUKWU (Angleterre)
Pierre K. NDA (Côte d'Ivoire)
Guy O. MIDIOHOUAN (Bénin)
Abdelouahed MABROUR (Maroc)
Ousmane TANDINA (Niger)
Pierre NDEMBY MAMFOUBY (Gabon)
Albert OUEDRAOGO (Burkina Faso)
Mbaye DIOUF (Canada)

Ethiopiennes

Éthiopiennes

Littérature, philosophie, sociologie, anthropologie et art.

N° 108 1^{er} Semestre 2022

Illustration :

Cleansing the earth, 2020

Oil on linen

60 X 45

BAMAZI TALLE (USA-TOGO)

***Éthiopiennes* n° 108.**
Littérature, philosophie, sociologie, anthropologie et art.
1^{er} semestre 2022.

N° 108

1^{er} SEMESTRE 2022

.....

SOMMAIRE

1. Littérature

Mamadou Hady BA - <i>La plus secrète mémoire des hommes</i> : une esthétique de la déconstruction	7
Aliou SECK - Écriture romanesque et intermedialité dans <i>Cave 72</i> de Fann Attiki.	21
Denis Assane DIOUF - Le roman territorial sérère : contexte d'émergence, analyse thématique et poétique	37
Aliou SÈNE - <i>Les Écailles du ciel</i> , un roman satirique	51
Coudy KANE - Les aspects spéculaires et méta-narratifs dans l'œuvre d'Amadou Élimane Kane : une modélisation de l'esthétique du roman pour repenser le récit africain	65
Dacharly MAPANGO - Métatextualité dans <i>Le Pleurer-Rire</i> : poétique néo-romanesque et esthétique postmoderne d'Henri Lopes	77
Jean Marie YOMBO - Postcolonialisme et crise du récit en contexte francophone.....	91

2. Philosophie, sociologie, anthropologie

Ramsès NZENTI KOPA - Aimé Césaire et l'écocritique africaine : le procès écologique de la civilisation occidentale	103
Malick DIAGNE - Djibril Samb ou l'éclectisme d'un humaniste radical pour penser l'Afrique et le monde en devenir	117
Dominique SÈNE - Léopold Sédar Senghor et les théories classiques de la sociologie du développement	131

3. Notes de Lecture

Abdoulaye DIOME - Modou Fatah Thiam, <i>Lam-lam-jeeri</i> , les éditions Artige, Dakar-Sénégal, 2021, 230 Pages	145
Coudy KANE - <i>Solitudes</i> : un esthétisme romanesque essentiellement humain.....	149

***Éthiopiennes* n° 108.**
Littérature, philosophie, sociologie, anthropologie et art.
1^{er} semestre 2022.

LES ÉCAILLES DU CIEL, UN ROMAN SATIRIQUE

Par Aliou SÈNE*

L'écrivain guinéen, Tierno Monénembo, a produit ici une œuvre époustouflante par son action et par son style narratif. Roman captivant et entraînant de bout en bout, *Les écailles du ciel*¹ présente un récit hétéroclite et transgénique dans sa thématique et son esthétique. Aussi, dans une chaotique démarche chronologique de l'histoire, différents pans du passé de Kolissoko sont-ils rapportés dans un harmonieux brassage narratif. Mais, en même temps, le romancier se plaît surtout à apporter une touche originale dans l'énonciation narrative des faits en escamotant ce semblant de chronologie historique du récit par des variations narratives fragmentaires.

Le satirique s'incruste précisément dans ce chaos narratif de la fragmentation thématique et esthétique. Par conséquent, pour démêler ce tricotage narratif assimilable à une uchronie², il convient d'établir d'abord la fiction du récit. Ce faisant, le mythe fondateur et l'épopée historique, l'intrusion coloniale, l'indépendance et le néocolonialisme seront d'abord analysés dans l'étude. Ensuite, le cadre narratif de l'esthétique du roman sera dégagé.

1. Du mythe fondateur à l'épopée

Dès les premières pages du premier chapitre, « Les fils de Koli », le mythe fondateur se développe d'abord autour du récit de la fondation du

* Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal

¹ Monénembo, Tierno, *Les écailles du ciel*, Paris, Seuil, 1986.

² Fondanèche, Daniel, *Paralittérature*, Paris, Vuibert, 2005, pp. 639 à 652. Il développe le concept d'uchronie au Chapitre 3. Le roman uchronique, en se référant à *Uchronie : l'utopie dans l'histoire*, Paris, Fayard, 1898 de Charles Renouvrier.

village de Kolisoko construit au pied de la montagne et surtout sur les berges du fleuve Yalamawol. C'est pourquoi, dans une joyeuse et poétique description à la fois méliorative et dépréciative (Monénembo, 1986 : 31-34), le cadre spatial et les caractéristiques anthropologiques des populations sont objectivement présentés. On découvre alors un milieu qui a ses avantages et ses inconvénients comme tout autre. Ici, l'avantage attractif est que l'herbe grasse d'une fertile vallée herbeuse, l'eau de pluie et l'eau fluviale du Yalamawol sont abondantes et bonnes. Mais l'inconvénient ce sont les essaims de moustiques qui vous assaillent ainsi que l'ingrat relief montagnard au sol rocailleux presque stérile et inhospitalier. Tout cela apparaît quand le narrateur Koulloun rapporte en une prosopopée, au discours direct, comment le Yalamawol malheureux dans sa solitude, plaintif, suppliant et séducteur, invite le berger nomade à se sédentariser sur ses berges :

L'eau avait coupé les jambes du patriarche, lui avait confisqué son chemin. La rivière était montée au ciel et lui avait parlé : « Que ne me restes-tu pas, noble voyageur ? [...] Homme, qui que tu sois, je t'offre mon bois, mon herbe – tu ne verras jamais plus grasse – et je ne te parle pas de mon eau, de ma fraîcheur, de la musique de mes flots » (Monénembo, 1986 : 42).

Quant à la population, elle présente la même contradiction, la même duplicité trompeuse que le cadre spatial. Elle est constituée du type d'hommes nonchalants, lascifs et inoffensifs en apparence. Mais, à l'image de cette fatale contradiction géographique de Kolisoko ainsi décrite, la psychologie et le tempérament de ce peuple hypocrite sont, on ne peut plus, tortueux, versatiles, presque vénéneux :

Ses hommes sont étiques et chipoteurs, indolents et pharisaïques. Mais que l'étranger ne se laisse pas abuser par leurs mines de passivité innée et de soumission fatale : le plus mou se révélera fougueux. C'est de l'eau dormante, c'est du sang chaud qui sait bouillir en secret (Monénembo, 1986 : 31).

Si les regards sont volontiers timides, c'est pour mieux cacher la ruse atavique. Si les gestes sont gauches, c'est pour mieux enfouir le penchant à la fourberie. Si les voix sont feutrées et même obséquieuses, il y a là-dessous une âme entêtée naturellement rebelle, consciencieusement rogue (Monénembo, 1986 : 32).

En ce qui concerne les femmes de Kolisoko, elles sont dites belles et discrètes, sensuelles et ensorceleuses dans leur fausse douceur innocente de beautés fatales :

Mais ce sont les femmes qui expriment mieux que tout autre les coups de vent de ce pays, ses sous-entendus, sa mince pudeur, le pétilllement de ses eaux, les caprices de ses rivières et l'essence de ses agrumes. [...] Ces voix lancinantes qui se mêlent aux mille cris d'insectes affolés du crépuscule, c'est encore elle (Monénembo, 1986 : 32-33).

C'est au milieu de ce nœud de contradictions géographiques, qui deviendra avec le peuplement du village un nœud de mambas ou « un nœud de vipères », dirait-on, que l'ancêtre Koli, un berger nomade venu on ne sait trop d'où, choisit de se fixer, séduit par l'abondance de l'herbe grasse et de l'eau douce et désaltérante pour ses bêtes et pour lui-même :

On disait que tout venait du fleuve. D'ailleurs, c'est au gré de son pouvoir que Kolisoko a vu le jour. L'ancêtre Koli venait de l'Est en allant son chemin, par un mémorable jour de nature fondante. La soif l'ayant épuisé, il s'était agenouillé en toute innocence sur la berge, avait bu un peu d'eau dans le creux de la main et avait fait boire les bœufs : le village était né de si peu. (Monénembo, 1986 : 42).

Ainsi, l'origine évasive, indécise du patriarche est un ancrage au nomadisme pastoral. Elle ajoute aussi au mystère des origines si caractéristique du mythe fondateur.

Chemin faisant, la contradiction ou le paradoxe du cadre spatial de Kolisoko et de ses habitants fait que ces derniers peuvent être reconnaissants à l'ancêtre fondateur pendant les moments de joie et d'euphorie : « Malgré ses furies saisonnières et ses essaims de moustiques, Yalamawol avait ses prodiges et une place de choix dans la vie du village. » (Monénembo, 1986 : 44).

Mais également, ils peuvent lui en vouloir à mort pendant les instants de déprime :

Avait-on idée à bâtir son village entre une rivière vorace et une consternante montagne pour la seule raison qu'il y avait là une plaine herbeuse, vite délimitée d'ailleurs par la rocaille ? [...] À franchement parler, Koli s'était fixé ici pour notre malheur. Le savait-il, l'imbécile, le savait-il ? Que n'avait-il planté sa hutte plus loin ? (Monénembo, 1986 : 44).

En effet, le patriarche choisit de donner son nom Koli à l'endroit qui devient ainsi Kolisoko. En grandissant, le village se peuple de gens à la mentalité tout aussi contradictoire, tortueuse comme on l'a déjà indiqué. Les cancans, les commérages et la médisance sont alors très prisés par les habitants dans leurs relations communautaires acrimonieuses. Ainsi, les

aventures idylliques de Diaraye et son amant Kékouta sont bien au cœur de la chronique quotidienne locale (Monénembo, 1986 : 45-48). C'est pourquoi, venue dans un tel cadre adultérin d'histoires de mœurs de ses géniteurs, la naissance de Samba augure de choses funestes.

Mais, comme pour suspendre le présent et nous maintenir dans le passé, le narrateur fait un embrayage et le mythe fondateur butte subrepticement sur une sorte d'épilogue d'une épopée³ annonciatrice de la fin d'une époque. C'est le *Crépuscule des temps anciens*⁴ de Kolisoko. C'est alors que le vieux Sibé, grand père de Samba, s'invite à la légende comme témoin oculaire et narrateur de la guerre de Bombah entre l'envahisseur colonial Blanc et le roi Fargnitéré. Est-ce une usurpation par intrusion de la part du vieux Sibé ou tout simplement une sophistication narratologique, une liberté de distorsion temporelle propre à la parodie entre le temps historique et le temps narratif ? Les avis sont partagés (Monénembo, 1986 : 50-66) et sa version fait quand même autorité : « Entre tous, le vieux Sibé aimait la raconter pour en avoir été le témoin très contesté, mais témoin quand même. Sa version était la plus connue. La voici... » (Monénembo, 1986 : 51)

Dès lors, avec la guerre de Bombah, on découvre des personnages hauts en couleur comme le griot royal Wango à la voix puissante et à la force mystique infaillible. Le roi Fargnitéré est lui aussi héroïque par sa posture magnifique d'homme de refus, de fierté et de dignité. Sa décapitation, sa traversée du fleuve après avoir ramassé sa tête et sa disparition dans la forêt qui abrite le cimetière royal relèvent proprement du merveilleux épique :

La tête arrachée roula par terre, rebondit sept fois à mi-volée et suivit son cavalier décapité qui était resté droit sur sa monture malgré le sang qui giclait de son cou comme d'une fontaine rituelle. [...] Il s'éleva ensuite, à mi-chemin entre ciel et terre, s'enfla d'eau, de grêle, de foudre et de vent. Pendant sept

³ Ce que Kobenan Kouakou Léon appelle « micro-épopées » dans son article « Les micro-épopées dans les *Écaillés du ciel* de Tierno Monénembo et *Monné, Outrages et Défis* d'Ahmadou Kourouma : contextures et significations », *Revue algérienne des lettres* 2/2018 Varia, pp. 1 à 12.

⁴ Nazi Boni, *Le crépuscule des temps anciens*, Paris, Présence Africaine, 1962.

jours, pendant sept nuits, une pluie diluvienne martela le pays et lessiva la plaine de Bombah des restes de sa guerre. (Monénembo, 1986 : 60-61)

Par la suite, le machiavélique commandant Pouillot a cyniquement accusé à tort et condamné à mort le griot royal Wango pour l'assassinat du roi traître Haddido ; mais il ne peut pas le tuer malgré toutes ses vaines tentatives (Monénembo, 1986 : 63-66). Par conséquent, l'invulnérabilité de Wango est également un épisode épique :

C'est la plaine de Bombah, celle-là même qui avait vu la guerre, qui fut choisie comme lieu de supplice. On essaya d'abord le sabre : l'arme s'abattit sur le cou de Wango et se plissa comme un frêle tissu de grande dame tandis que le bourreau roulait par terre et se tordait de douleur au point de rendre l'âme. Ce fut ensuite le fusil : Wango saisit les projectiles comme d'innocents jouets d'enfant, jongla avec eux de ses deux mains et les renvoya au peloton qui fut fauché. Passèrent la bastonnade, la pendaison, la noyade, le bûcher et bien d'autres supplices qui n'y firent rien (Monénembo, 1986, pp. 64-65).

Malgré tout, la défaite face à l'envahisseur étranger blanc venu dominer le pays est établie. Et c'est un royal traître local, Haddido, le demi-frère même du roi Fargnitéré (Monénembo, 1986 : 58-60), qui indiqua à l'ennemi le secret de l'invulnérabilité du monarque pour le défaire et le tuer :

Haddido sortit alors les trois balles en or, la clef de l'invulnérabilité des rois. Trois boules jaunes pesant chacune le poids d'un nouveau-né et contenant le gri-gri annihilateur : la première, pour vaincre le secret de la tête, la deuxième pour déshonorer le pantalon et la troisième pour tuer l'impétuosité des grands cœurs (Monénembo, 1986 : 60).

2. L'intrusion coloniale

L'ère coloniale s'ouvre ainsi sous le signe du fracas de la violence à travers la guerre de Bombah et la fin de la royauté autochtone. C'est une époque qui perdure aussi dans le même registre tragique avec son lot de misères et de malheurs pour les populations. En effet, le commandant Pouillot et le capitaine Rigaux, les deux premiers administrateurs coloniaux de Kolisoko, sont par exemple remarquablement féroces et cyniques dans leur domination du peuple noir.

Le premier, le commandant Pouillot, a tué d'abord le roi Fargnitéré. Ensuite, il a récompensé le traître Haddido en l'intronisant roi en remplacement du roi défunt (Monénembo, 1986 : 62-63) : « La

déroute consommée, le larbinisme minutieusement installé, les vainqueurs rassemblèrent leurs vaincus sur la plaine. » (Monénembo, 1986 : 62). Désormais, ce sont ces falots fantoches revanchards de larbins qui vont aider à violenter le peuple dominé. Puis ils sont tués à leur tour, selon qu'ils n'arrangent plus le commandant qui les remplace comme des pions, vite sacrifiés sur l'échiquier de la domination, de l'exploitation coloniale. Pour atteindre et supprimer Wango, Haddido est ainsi sacrifié (Monénembo, 1986 : 63) et remplacé par son fils mineur, incirconcis, Modi Sanfa, au grand dam des notables (Monénembo, 1986 : 66) qui se sentent bafoués, humiliés.

Quant au deuxième, le capitaine Rigaux, il est encore plus tordu, plus sadique : « Le capitaine Rigaux était un homme d'âge mur, aux apparences onctueuses et affables, qui n'en était pas moins *rigoureux* (selon la formule consacrée) dans sa gestion d'administrateur colonial. » (Monénembo, 1986 : 66). Sous son égide, les épisodes de l'hévéa (Monénembo, 1986 : 67-71) et de l'école (Monénembo, 1986 : 72-89) révèlent les côtés cruels et pernicieux de la domination économique et socioculturelle de l'entreprise coloniale.

La cruauté du capitaine Rigaux se manifeste quand il introduit la culture de l'hévéa pour l'industrie du caoutchouc, car l'opération installe la famine et la mort dans tout le pays. La raison en est que, pour la réussite de la campagne de cette culture industrielle, la culture vivrière du manioc est rigoureusement interdite sous l'implacable contrôle du roi larbin Yala.

Yala monta une colonne de cinq mille agents de surveillance agricole chargés de sillonner le pays pour suivre de près la destruction du manioc et le bouturage de l'hévéa. Il les arma de fusils et de machettes et leur intima l'ordre de pourchasser le manioc partout où il pourrait montrer ses vilaines feuilles (Monénembo, 1986 : 68-69).

C'est vrai qu'il y a eu quelques résistances (Monénembo, 1986 : 69), comme à Dinguiradji (Monénembo, 1986 : 69-71), en plus des fanfaronnades du vieux Sibé (Monénembo, 1986 : 71).

Pour ce qui concerne l'initiative scolaire, elle suscite d'abord la curiosité et la réticence parmi la population (Monénembo, 1986 : 72). L'école est l'arme miraculeuse de la colonisation car elle participe au

formatage de l'esprit des jeunes indigènes afin de les rendre plus réceptifs aux valeurs de la civilisation française. Ainsi, elle est diversement perçue. Mais qu'à cela ne tienne, on y envoie peu à peu les enfants, toujours avec les encouragements musclés de Yala (Monénembo, 1986 : 72-75). Même le vieux conservateur Sibé envoie son petit-fils Samba à l'école.

Cependant, la bastonnade (Monénembo, 1986 : 83) de ce dernier par l'instituteur colonial Blanc, M. Mouton, suscite l'ire du grand-père Sibé qui fait injurier copieusement le maître par l'élève Samba (Monénembo, 1986 : 83-84). L'administration du capitaine Rigaux réagit vigoureusement. Le patriarche perturbateur est publiquement humilié par des châtiments exemplaires, pour l'exemple (Monénembo, 1986 : 84-86). Dans ces circonstances de réprimande et d'humiliation, l'incendie inexplicable de l'école est une occasion de revanche pour le vieux vantard Sibé (Monénembo, 1986 : 86). L'instituteur M. Mouton démissionne et quitte lamentablement Kolisoko. Quant au capitaine Rigaux, il encaisse difficilement le coup en transférant l'école du village de Kolisoko au village de Boulliwel où elle est reconstruite.

Ainsi, autant le commandant Pouillot butte sur la pugnace opposition et la tenace invulnérabilité du griot royal Wango après l'épique bataille de Bombah, autant le capitaine Rigaux se heurte à la rébellion des populations de Dinguiradji pendant l'épisode de l'hévéa et, surtout, au vieux Sibé avec la construction de l'école. C'est dire que ni la conquête coloniale illustrée par l'épisode de la guerre de Bombah ni la colonisation incarnée par les deux administrateurs coloniaux ne sont totalement acceptée par un peuple vaincu mais fier.

3. L'indépendance et le néocolonialisme

Les deux grandes figures de la tradition ésotérique, à savoir le griot royal Wango et surtout le vieux Sibé, initient le jeune Samba aux arcanes de l'ésotérisme africain, de la sorcellerie et de la magie (Monénembo, 1986 : 90-91), après son abandon de l'école française. Dans ce cadre, sa circoncision magique par un Wango immortel et par Sibé, après leur fuite du village (Monénembo, 1986 : 91), ainsi que son

départ pour Djimméyabé sont annonciateurs de la clôture du cycle de la colonisation en même temps que de l'ouverture de celui de la marche vers l'indépendance.

Pour ce qui concerne la magique opération chirurgicale de la circoncision, la scène se présente ainsi :

Maintenant, je vais disparaître. Mais, avant cela, nous allons procéder à un rite qui arrive à son heure : Samba a atteint l'âge de *porter l'habit*. Ferme les yeux. Lève la main droite.

Sibé leva sa main droite. Il cueillit en l'air une orange et un couteau. Wango lui intima l'ordre de couper l'orange en deux parts égales en se servant de sa main gauche. Le vieux s'exécuta. Au même moment, Samba tressauta et ressentit une vive douleur. Il souleva son boubou et vit qu'il venait d'être circoncis. Sous ses yeux effarés, la blessure guérit instantanément... (Monénembo, 1986 : 93)

Quant au départ et au drôle de voyage du jeune héros parodique (Monénembo, 1986 : 97-101), ils ouvrent le chapitre II, « Le long chemin de Cousin Samba ». Samba quitte l'arrière-pays, le village de Kolisoko, pour se rendre à la ville coloniale, à Djimméyabé précisément. C'est que les Anciens l'ont poussé à découvrir la nouvelle réalité des choses qui accompagnent la venue du Blanc colonisateur.

Tu cueilleras sept noix. Tu reviendras ici les bénir. Tu les remettras ensuite à Samba. Ton descendant n'a pas encore vécu sa vie. L'avenir l'attend en d'autres lieux. Les sept noix de cola le protégeront et, où qu'il aille le ramèneront au village de ses ancêtres. » (Monénembo, 1986 : 93).

Une fois Samba arrivé dans la ville de Djimméyabé, ses aventures amoureuses avec Oumou Thiaga et Mme Tricochet (Monénembo, 1986 : 114-116) le mènent à la rencontre avec « les quatre Béliers inséparables » (Monénembo, 1986 : 128). Oumou Thiaga qui incarne la tutrice, l'amante et la protectrice se rend à la permanence du P.I. à Touguiyé (Monénembo, 1986 : 129-130) et ameuté la populace des Bas-Fonds lorsque Samba disparaît, car il est emprisonné après la mort de Mme Tricochet (Monénembo, 1986 : 121) et les repréailles hallucinées de M. Tricochet (Monénembo, 1986 : 121-124) contre lui. C'est que la précarité l'attendait de pied ferme lorsqu'il arriva à Djimméyabé et finit par atterrir aux Bas-Fonds (Monénembo, 1986 : 101-104). Mais sa malencontreuse

rencontre avec Oumou Thiaga qui le réveille en lui déversant son seau hygiénique se transforme en une chance pour le pauvre Samba. La jeune femme lui propose, en effet, son hospitalité (Monénembo, 1986 : 104-106), lui déclare son amour (Monénembo, 1986 : 106-109 et p. 136) et l'héberge.

La timide entrée en scène du PI clandestin (Monénembo, 1986 : 127-133), sa massification et la supplantation de Ndouro Wembîdo qui s'impose comme leader (Monénembo, 1986 : 134-141), le meurtre d'Oumou Thiaga enceinte (Monénembo, 1986 : 140), l'incarcération des trois autres Béliers et de Samba (Monénembo, 1986 : 140-141), enfin la légalisation et la reconnaissance officielle du PI (Monénembo, 1986 : 157) sont les séquences de la marche vers l'indépendance.

Ndouro Wembîdo, seul Béliers rescapé des coups et des balles, de la rafle de la milice coloniale et seul maître à bord du parti désormais légal, est élu Président de la République (Monénembo, 1986 : 142-143).

À sa sortie de prison, Bandiougou devient inspecteur de l'enseignement primaire. Mais la situation économique du pays indépendant est plus que précaire, elle est calamiteuse. Aussi, sa participation par solidarité de corps à la grève des enseignants et des élèves le mène-t-elle à la disgrâce aux yeux de son ancien camarade de lutte, le Président Ndouro Wembîdo qui se transforme irrémédiablement en un dictateur tyrannique.

En conséquence, la deuxième arrestation et la deuxième incarcération de Bandiougou, toujours en compagnie de Samba, jettent de nouveau ses frêles protégées, les sœurs Yabouléh et Kany, dans le dénuement et la précarité existentielle de Leydi-Bondi (Monénembo, 1986 : 153-167). La cadette Kany décède des suites d'un avortement (Monénembo, 1986 : 153). Quant à l'aînée des filles d'Oumou Thiaga, Yabouléh, elle meurt douloureusement de la maladie du Mauvais-Liquide (Monénembo, 1986 : 166-167), suite à ses aventures avec l'investisseur américain, Johnny Limited. Celui-ci est l'incarnation du néocolonialisme économique qui pèse sur les pays indépendants. Le roman s'inscrit ici dans la phase trois de la création romanesque africaine dite du désenchantement, de la désillusion ou de la critique des indépendances.

Dans cette situation de précarité et de misère de plus en plus endémiques, la contestation de la politique socioéconomique de Ndouro

wembîdo tourne à la guerre civile. La fracassante entrée en scène d'une splendide héroïne, Mouna (Monénembo, 1986 : 169-188) qui s'avère une ennemie implacable de Ndouro Wembîdo d'abord et de Karimou ensuite, intensifie la guerre civile.

Après l'incendie de l'atelier de Yapa où ils s'étaient terrés, ayant fui de *Chez Ngaoulo*, les affidés rescapés s'enfuient à travers les égouts de Leydi-Bondi (Monénembo, 1986 : 174-178 et 189-190). En compagnie du griot urbain Koulloun, le narrateur de cette histoire, les deux inséparables amis, Cousin Samba et Bandiougou, cheminent à travers le crépitement des armes. En grand initié lui aussi, Bandiougou décide tranquillement de mourir (Monénembo, 1986 : 190), laissant Samba seul en compagnie de Koulloun. Ils continuent ensemble la fuite vers Kolisoko, avec les sept noix de cola de Samba toujours dans sa poche. Le retour est presque onirique et psychédélique (Monénembo, 1986 : 189-191). La disparition de Cousin Samba, tout comme celles antérieures des anciens Fargnitéré, Wango ou Sibé, est magico merveilleux (Monénembo, 1986 : 192-193).

4. Une narration transgénique déroutante

La riche trame de l'action est inscrite dans une narration tout aussi originale, déroutante et époustouflante. Premièrement, le procédé narratif est analeptique dans la mesure où le début du récit est sa fin même. Autrement dit, tout au moins le début de la narration trouve son amorce, son explication et son sens à la fin du récit. Aussi, la première phrase d'autodépréciation ou d'autodérision du narrateur Koulloun à l'ouverture du roman – « N'en croyez rien si le cœur ne vous en dit. Je ne vous demande pas de croire. » (Monénembo, 1986 : 13) - trouve-t-elle son sens dans les dernières lignes du récit où le futur narrateur Koulloun se retrouve seul après la disparition de Samba (Monénembo, 1986 : 193). Il est dans une léthargie agonisante, attendant désespérément un auditoire presque improbable.

Mieux, la première phrase du prologue « À la quête d'une ombre » - « Plus tard, bien plus tard, Koulloun racontera peut-être à ceux qui n'était pas encore nés... » (Monénembo, 1986 : 13) - fait écho aux propos de la fin du récit : « Dans mon ventre, une mixture de paroles embryonnaires, crues et indigestes, qu'il me faudra bien vomir un jour au cas où une bouture

d'homme se hasarderait à renaître par ici. » (Monénembo, 1986 : 193). En vérité, le titre du prologue, « À la quête d'une ombre », pourrait bien signifier « À la quête d'un récit » puisque Koulloun, le griot narrateur englobant, doit bien son récit à sa rencontre avec Cousin Samba, via Bandiougou d'abord, au miteux bar de *Chez Ngaoulo*.

Ainsi, dans cet imbroglio narratif entre l'amorce et la fin de la narration, le type du narrateur avec son statut de griot, fut-il urbain, inscrit le récit et sa narration dans une orientation de la tradition orale africaine. Pour conforter la justesse de cette idée, l'impertinente autodérision du narrateur Koulloun, similaire à l'intrusion contestée du vieux Sibé dans la version épique de la guerre de Bombah (Monénembo, 1986 : 51-52), est évocatrice du prélude du conte, quand l'auditoire se permet d'être goguenard vis-à-vis du narrateur conteur qui joue le jeu lui aussi.

Deuxièmement, la situation polémique inscrit la narration dans le registre parodique avec un enchâssement des récits. Le récit englobant et totalisateur de Koulloun enchâsse le récit de Bandiougou, qui enchâsse celui de Samba, celui-ci enchâsse le récit originaire, fondateur de Sébi.

Mais il s'agit d'abord de la parodie du mythe fondateur sur fond de pastoralisme avec un Ancêtre médiocre, peu digne d'héroïsme, le berger Koli. Ensuite, on déroule l'épopée burlesque de la bataille de Bombah malgré la bravoure du roi Fargnitéré et de son griot Wango à la voix puissance à qui on cède la parole au troisième degré. D'une part, le statut du narrateur Sibé qui est fortement contesté, surtout par son ami d'enfance Mountagah, crée le doute sur la fiabilité des faits racontés. Ce qui pose la problématique de la réception sinon du lecteur du moins du narrataire, de l'auditoire. D'autre part, le dénouement même de la bataille de Bombah, qui met en scène le roi Fargnitéré et son armée désuète pris de court et défaits par une puissance de feu inconnue jusque-là, relève de la parodie d'épopée. L'extrême horreur de la scène de carnage qui en résulte est à la hauteur de l'ignorance et de la naïveté dont ils ont fait montre dans leur ridicule et vaine attaque.

L'autre point focal de cette narration baroque est *Chez Ngaoulo*. Le miteux bar qui ne paie pas de mine nous installe dans l'onirique de l'ébriété psychédélique. C'est qu'une bonne partie du récit y est

racontée. Bandiougou est le catalyseur, avant la matérialisation de Cousin Samba en chair et en os dans le prologue, « À la quête d'une ombre ». Ainsi, répétons-le, le prologue joue le rôle d'une ambiguïté entre la fin et le début du récit. Il découle d'un épilogue en vérité.

Troisièmement, une autre des originalités de cette relation dans le texte est la figure picaresque à la Don Quichotte de Cousin Samba. Il est un véritable comparse sans épaisseur psychologique réelle, une hallucination romanesque servant de prétexte narratif ; voire un commode fil conducteur reliant le passé au présent dans une tonalité satirique. Condamné à l'extinction par une sorte de malédiction qui détruit toutes ses tentatives d'engendrement, sa survie se ramène à cette légende parodique que relate le griot Koulloun. C'est un héros tragicomique par la force des situations en tant que personnage pérégrinant, ce furet explorateur qui permet de voir, de découvrir les nouvelles choses de la nouvelle vie, d'ailleurs.

Ainsi, il s'agit d'un héros d'empaillage parodique parce qu'il n'a pas l'étoffe d'un meneur d'hommes ou d'idées. Il se laisse plutôt entraîner au gré des circonstances comme un fétu de paille sur les eaux d'une rivière. Il semble que la seule chose qui le protège et qui le maintienne en vie soit son pacte initiatique avec Sibé et Wango. Ce pacte est symbolisé par les sept noix de cola, du colatier de la cour de Fargnitéré à Kolisoko, qu'il garde toujours dans sa poche.

C'est que le pâle destin du terne Cousin Samba était pressenti dès sa naissance. Déjà, celle-ci augurait de mauvaises choses tellement l'antipathique nouveau-né au regard de l'Au-delà était lugubre (Monénembo, 1986 : 36-37). Auparavant, les histoires de ses parents, surtout de sa fugueuse mère Diaraye infidèlement éprise de son lubrique amant Kékouta (Monénembo, 1986 : 45-48), sont une autre explication de sa possible bâtardise et de son caractère terne.

Dans cet élan des choses, que ce soit aux champs ou à l'école, il est partout pitoyable. Seul son sinistre compagnonnage initiatique avec le grand-père Sibé le montre assez confiant et enthousiaste. Leur fuite devant la vindicte populaire n'a rien de reluisant en dépit du nuage magico merveilleux de leur rencontre avec l'immortel Wango et de sa circoncision magique par ce dernier. Cette incapacité au travail viril se

manifeste également lors du voyage qui le mène à la ville. Il s'agit de l'épisode de son accueil par des paysans pendant lequel se dévoile sa paresse durant les travaux champêtres, sa gourmandise et sa méchanceté lorsqu'il mange le goûter de l'enfant qu'il pince douloureusement, ensuite, avant de s'enfuir pour échapper à la vindicte de villageois.

Quant à son séjour urbain, c'est en vrai gaffeur que Samba le mène. Le matinal seau d'eau hygiénique d'Oumou Thiaga, renversé sur lui par mégarde, le sauve paradoxalement de la clochardisation en créant le contact entre les deux personnages. De même, son embauche par Madame Tricochet ressemble à une bouée de sauvetage dans ce milieu gagné par la précarité. Mais, il gâche sa chance en ayant un accidentel rapport sexuel avec sa bienfaitrice patronne. La grossesse et la mort de la femme blanche qui s'ensuivent sont les signes manifestes de son funeste destin.

Dans ce cadre, le meurtre d'Oumou Thiaga et de son fœtus confirme la guigne du héros Samba qui n'est décidément pas destiné à engendrer avec les avortements répétés de ses semences. Mais c'est la problématique de la femme qui est ainsi évoquée avec le mariage précoce et forcée d'Oumou. La déchéance, consécutive à la perte d'emploi de son mari bonimenteur, la poursuit jusque dans le destin tragique de ses deux filles.

Quatrièmement, pour compléter la problématique de la déroutante narration transgénique, il faut poser la logique de la fragmentation dans le récit. La fragmentation s'applique d'abord aux différents points développés dans l'étude de cet article et à leur synthèse. Elle est, en effet, relative au caractère transgénique du texte de ce roman qui brasse des genres hétéroclites. La narration subrepticement analeptique ou en prolepse, parodique et enchâssée des différentes instances narratives est également un autre aspect de la fragmentation du récit.

C'est que cette perspective de la fragmentation signifie la crise intégrale que tente de représenter Tierno Monénembo, comme on le retrouve dans l'analyse de Louis Roux :

La notion de crise du sens est liée à celle de la fragmentation, l'idée de perte de sens à celle d'éclatement, d'émiettement, de perte du lien qui fait l'unité, qui fonde une cohérence, une totalité lisible, stable et de ce fait au moins apparemment protectrice, de ce fait susceptible de nous endormir le sentir, de nous

anesthésier. Le sens de l'ordre et l'ordre du sens nous feraient oublier la peur de la mort en assommant les sens, en pourvoyant une image fallacieuse de beauté, peut-être de luxe, de calme et de volupté, un *cosmos* (Roux, 1996 : 13).

On voit, quand on se réfère à cette analyse de Louis Roux, que Monénembo s'inscrit dans la description d'un univers de la vérité et du chaos et non dans la fausseté lénifiante d'un monde harmonieux. Aussi bien, le choix du procédé narratif du récit cataclysmique plonge-t-il le lecteur et les personnages dans la dérélition d'une sombre atmosphère presque gothique, médiévale.

Conclusion

Le roman de Tierno Monénembo, *Les Écailles du ciel*, présente un intérêt narratif certain. La richesse de la fiction se lit à travers la kyrielle d'actions ou d'événements qui le rythment de manière saisissante. En fait, il s'y dégage une variation des genres qui laisse parfois le lecteur dérouté par les changements abrupts des épisodes hétéroclites.

C'est que la fiction se tisse à travers une narration tout aussi déboussolant par les ambiguïtés énonciatives qu'elle présente. Prolepse et analepse, prologue et épilogue s'entrechoquent pour sinon se confondre, du moins se répondre. Le procédé fragmentaire et hétéroclite, qui brasse différents genres narratifs, est une caractéristique de cette narration. Il symbolise la profonde crise qui s'abat sur Kolisoko et Djimméyabé soit en décimant une bonne frange des populations, soit en détériorant et le cadre socioculturel et le moral de celles-ci. Alors, tout tombe en lambeau, d'où peut-être le titre du roman, comme si *Les Écailles du ciel* tombaient.

Bibliographie

FONDANECHÉ, Daniel, *Paralittérature*, Paris, Vuibert, 2005.

KOBENAN, Kouakou Léon, « Les micro-épopées dans les *Écailles du ciel* de Tierno Monénembo et *Monné, Outrages et Défis* d'Ahmadou Kourouma : contextures et significations », *Revue algérienne des lettres* 2/2018 Varia, pp. 1-12.

MONENEMO, Tierno, *Les écailles du ciel*, Paris, Seuil, 1986.

NAZI, Boni, *Le crépuscule des temps anciens*, Paris, Présence Africaine, 1962.

ROUX, Louis, « Fragmentations et crise(s) du sens », in *Logiques de la fragmentation*, Jean-Pierre Mourey (dir.) *Recherches sur la création contemporaine*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1996.

A NOS LECTEURS

Éthiopiennes publie des études et articles originaux se rapportant à la littérature, de philosophie, de sociologie, d'anthropologie et d'art..

Les textes proposés sont soumis à l'appréciation du Comité de Rédaction qui se réserve la possibilité de solliciter, chaque fois que de besoin, l'avis d'un lecteur extérieur..

Les manuscrits doivent être soumis en trois exemplaires accompagnés d'un résumé (de 15 lignes au maximum) en français et en anglais . Les auteurs doivent envoyer aussi une version électronique pour PC (Word)..

Le Comité de Rédaction se réserve la possibilité, sauf refus écrit de l'auteur, d'effectuer des corrections de forme, de décider du moment de la publication, d'éditer les articles soit dans les numéros ordinaires soit dans les numéros spéciaux en fonction de leur sujet..

Les auteurs sont priés de signaler la publication dans une autre revue d'articles déjà acceptés par *Éthiopiennes*. Toute publication postérieure à celle d'*Éthiopiennes* devra mentionner en référence le numéro concerné..

Chaque auteur recevra une version électronique de son tiré à part.

Achévé d'imprimer sur les presses de

 **VIRTUEL DESIGN** (+221) 77 645 94 46
Impression Numérique & Offset

2022



ÉTHIOPIQUES

Revue semestrielle
ISSN 0850 - 2005

Rue Alpha Hachamiyou TALL x René NDIAYE
Tél : +221 33 849 14 14 - Télécopie : +221 33 822 19 14
BP : 2035 Dakar
e-mail : senghorf@orange.sn
internet : <http://www.refer.sn/flss>
online : www.refer.sn/ethiopiques

AUTEURS

Mamadou Hady BA (Université Gaston Berger de Saint-Louis, Sénégal) – Aliou SECK (Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal) – Denis Assane DIOUF (Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal) – Aliou SÈNE (Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal) – Coudy KANE (Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal) – Dacharly MAPANGOU (Université Omar Bongo de Libreville, Gabon) – Jean Marie YOMBO (École Normale Supérieure de Bertoua, Cameroun) – Ramsès NZENTI KOPA (Université de Dschang, Cameroun) – Malick DIAGNE (Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal) – Dominique SÈNE (Université Gaston Berger de Saint-Louis, Sénégal) – Abdoulaye DIOME (Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal) – Coudy KANE (Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal)

Sénégal	: le n°	4.000 F CFA
	Abonnement annuel	7.000 F CFA
Afrique	: le n°	5.000 F CFA
	Abonnement annuel	9.000 F CFA
Autres pays	: le n°	30€
	Abonnement annuel	70€
	Abonnement de soutien	100€

Frais de port en sus